

Etudes comparées de la fonction poétique

M. Yves BONNEFOY, professeur

Le cours commencé l'an dernier a pour objet l'analyse des grands aspects de la poétique de Shakespeare et sera, le moment venu, une interprétation d'*Hamlet*. Mais pour ce faire il avait paru utile de dégager des données sociales, culturelles et spirituelles de l'époque élizabéthaine certaines problématiques que l'on verra récurrentes d'un bout à l'autre de l'œuvre, ainsi la relation de l'Art et de la Nature, et de référer à des pensées, Montaigne, par exemple, ou Bacon, auxquelles s'apparente la réflexion de Shakespeare.

Toutefois, on n'avait pas eu le temps de poser au cours de cette première année la vaste question du néo-platonisme qui, après avoir repris vie en Italie au xv^e siècle, aborde l'Angleterre à l'époque de Spenser, qu'a lu Shakespeare. L'étape suivante de l'étude était donc de définir la pensée, la sensibilité, la conception de la poésie — et d'ailleurs aussi de la science — qui se sont formées ou reformées sous ce signe, afin de voir quel emploi en a fait l'auteur d'*Hamlet* : l'hypothèse faite d'emblée étant qu'il les rejeta, au cours des quelques années qui le voient écrire les *Sonnets* et choisir le théâtre aux dépens, pour finir, de tout autre mode d'expression. — Mais avant de s'engager dans cette seconde partie de l'Introduction à Shakespeare, peut-être était-il nécessaire d'apporter quelques preuves, sinon encore de la justesse de l'hypothèse, du moins de l'intérêt constant que Shakespeare a eu pour les préoccupations et les imaginations qui vont de pair avec elle. Un coup de sonde fut proposé, en tout cas, qui porterait sur trois exemples choisis dans autant de régions de l'œuvre : le premier sonnet du Quarto de 1609, les contradictions que l'on peut constater dans la figure de Roméo ou de Mercutio, dans *Roméo et Juliette*, la relation de l'action et de la parole chez Brutus, dans *Jules César*. Il aurait dû être l'affaire de seulement quelques heures à la reprise des cours.

En fait pourtant, ces premières rencontres d'œuvres de Shakespeare en leur structure d'ensemble — et non plus par quelque passage éclairant un problème déjà posé — nous ont retenus toute l'année, et ont même différé

le moment du séminaire annoncé — sur le rapport à l'architecture dans la peinture du XVIII^e siècle — à cause des relations qui se révèlent très vite entre les faits qui se montrent là et d'autres événements de la culture et de la poésie contemporaines, et d'ailleurs aussi antérieures. C'est ainsi que le premier exemple choisi, le Sonnet 1, ou plus exactement ses deux premiers vers — *From fairest creatures we desire increase / That thereby Beauty's rose might never die* — nous a conduits à la pensée sur l'Être et l'Univers comme l'étudiait A.O. Lovejoy dans *The Great Chain of Being*, c'est-à-dire au « principe de plénitude » que complète l'idée de la régénération du cosmos par l'engendrement de l'enfant, compensation de la mort. Il fallait alors retrouver la pensée formulée par Bernard Sylvestre, Alain de Lille, Jean de Meun, et l'opposer, pour la mieux comprendre, à quelques autres, et par exemple et surtout à la poétique courtoise. Deux conceptions antagonistes de l'amour, de la beauté, de la forme, de la relation au temps, apparaissaient dans ces perspectives, toute une « double postulation » caractéristique peut-être de la culture de l'Occident, et c'était non seulement d'autres aspects de Shakespeare qui en devenaient mieux lisibles — *le Conte d'hiver*, encore une fois — mais des œuvres d'autres auteurs qui prenaient sens de par ce conflit, qu'elles en soient comme déchirées ou au contraire l'assument et le dépassent. Il devenait naturel, au moins nous parut-il, de parler de Chrétien de Troyes, de Dante, dont on a cru mieux comprendre la visée dans une dialectique qui porte sur l'œuvre entière, de la *Vita Nova* au *Paradis* ; et même, au plan des survivances ou des pérennités, d'évoquer Nerval, Baudelaire ou Rilke. La « rose » de l'épithète de celui-ci n'est-elle pas comme un « miroir affaibli » de celle qui paraît dans le second vers du Sonnet 1 de Shakespeare ?

D'un autre point de vue l'analyse de *Jules César*, œuvre réputée « classique » et rationnelle, où seraient exceptionnellement peu nombreux les jeux de mots et les métaphores, y a montré l'importance d'un réseau d'images apparemment fugitives — ainsi le *taper*, la chandelle que l'on voit brûler à divers moments de la pièce — mais en réalité porteuses d'une intuition qui cherche à se faire place dans la problématique d'ensemble. D'où l'affleurement de l'inconscient dans le discours, et la mise en question des pseudo-évidences qui guident celui-ci et l'action, ce qui permet un nouveau regard sur les données traditionnelles de la rhétorique et sur la relation de cette dernière à ce qu'on peut dire la poésie. C'est en somme au théâtre que la poésie, grâce à Shakespeare, se dégage de l'autorité de la rhétorique, en révélant les forces que celle-ci réfrène de par ses catégories, l'invention, la composition, ou de par sa définition des styles. Et paraît alors sur la scène ce lien, au sein même de la parole, entre raisonnement et mélancolie qui se révèle à tous les grands moments de la poésie européenne comme à la fois son entrave et la cause de son ardeur imaginative. On se retrouve en ce point aux abords de cette spéculation néo-platonicienne qu'on rencontrera l'an prochain à l'amont de la réflexion de Shakespeare.

Les analyses du *Sonnet 1*, de *Roméo et Juliette* et de *Jules César* sont reprises dans trois études destinées à publication, où on trouvera leur détail.

Le séminaire, cette année, s'est trouvé réduit à quelques heures. D'une part a été poursuivie l'enquête commencée l'année précédente, sur la relation de la poésie depuis Baudelaire et de la musique : et ainsi avons-nous pu entendre deux communications sur Paul Claudel et la musique, par les professeurs John T. Naughton, de Colgate University, aux Etats-Unis, et James Lawler, de l'Université de Chicago. D'autre part, on a continué l'étude des poétiques contemporaines en France, abordée les autres années par les œuvres de Louis-René des Forêts et de Pierre-Albert Jourdan, et ce fut cette fois en écoutant le poète Michel Deguy exposer sa pensée de l'écriture.

Y. B.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

L'Artiste du dernier jour, Las Palmas de Gran Canaria, ed. Asphodel, 1985, 42 p.

« Sur de grands cercles de pierre », dans *Qu'est-ce que Dieu ? (Philosophie/Théologie)*, Hommage à l'abbé Daniel Coppieters de Gibson (1929-1983), Bruxelles, Facultés Universitaires Saint-Louis, 1985, pp. 3-7.

« Quelque chose comme une lettre », dans *Jean Starobinski*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1985, pp. 277-282.

« The lesson of Paul de Man », dans *Yale French Studies*, n° 69, New Haven, U.S.A., 1985, pp. 17-21, 327-330.

« Lettre à Howard L. Nostrand », dans Richard Vernier, *Yves Bonnefoy ou les mots comme le ciel*, Tübingen, Gunter Narr, et Paris, Jean-Michel Place, 1985, pp. 109-118.

« Le Mont Aso », dans *Oracl*, Poitiers, n° 11/12, 1985, pp. 103-106.

« Un poète figuratif », dans *Oracl*, Poitiers, n° 13/14, 1985 (cahier d'hommage à Gilbert Lely), pp. 21-32.

« L'inquiétude de Shakespeare », suivi de *Roméo et Juliette* et *Macbeth*, traductions revues et corrigées, Paris, Gallimard, collection Folio, 1985.

« La liberté de l'esprit » dans *Raymond Mason*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1985, pp. 9-33.

« Avant-Propos », dans Adonis, *Introduction à la Poétique arabe*, Paris, éditions Sindbad, 1985.

Poems 1959-1975, traduction de Richard Pevear, New York, Random House, 1985, 204 p.

Pietra scritta (Pierre écrite), traduction de Diana Grange Fiori, Palerme, Acquario-La Nuova Guanda, 1985, 144 p.

Things Dying Things Newborn, poèmes traduits par Anthony Rudolf, Londres, The Menard Press, 1985.

Poèmes en traductions (par John T. Naughton, Anthony Rudolf, Richard Pevear, Lisa Sapinkopf) dans *Temenos*, *The Paris Review*, *The New Yorker*, *Translation*, *PN Review*, *Pequod*, *The Mississippi Review*.

« Translating Poetry », dans *PN Review*, n° 46. « On the Translation of Poetry », dans *Pequod*, n° 18.

AUTRES ACTIVITÉS

Conférences et lectures à l'Université de Neuchâtel, Suisse ; à l'École Supérieure des Arts Plastiques et Visuels de Mons, Belgique ; aux Universités de Pise, Bologne et Venise ; à l'Institut français de Rome ; à St Hugh's College, Oxford ; au Cambridge Poetry Festival ; à la Bibliothèque Nationale de Basse-Saxe et à l'Université de Göttingen ; au Centre Georges Pompidou à Paris (journée Georges Sféris).